DAVE GOULSON

L'APPEL DE LA PRAIRIE

carnets d'un naturaliste en France

ROUERGUE

Présentation

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille.

En 2003, Dave Goulson acquiert dans le Limousin une ferme à l'abandon entourée d'un terrain d'une douzaine d'hectares. Là, au fil des ans, le célèbre naturaliste et spécialiste de la biodiversité crée une prairie sauvageonne à partir de plantes vernaculaires, un refuge pour les insectes qu'il se plaît à observer et qui sont, ici comme ailleurs, en voie d'extinction. Déambulation dans ce cœur de France, son livre en ouvre l'horizon à la planète tout entière pour nous conter les extraordinaires histoires des plantes et des bêtes. Il nous rappelle aussi à notre part dans la sauvegarde des espèces : il ne tient qu'à nous de garder cette planète vivante et d'éloigner le spectre d'une terre silencieuse, sans cigales, sans papillons, sans abeilles, sans oiseaux. Sans nous.

Dave Goulson a étudié la biologie à Oxford et l'enseigne aujourd'hui à l'université du Sussex. Son travail avant-gardiste lui a valu le prix Heritage Lottery du meilleur projet environnemental. Spécialiste des insectes et en particulier de la sauvegarde des bourdons, il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Ma Fabuleuse Aventure avec les bourdons* (Gaïa, 2019) et *Le Jardin Jungle* (Éditions du Rouergue, 2021).

DU MÊME AUTEUR

Ma Fabuleuse Aventure avec les bourdons, Gaïa, 2019
Le Jardin Jungle, Éditions du Rouergue, 2021

Illustration de couverture : © Céline Conti – Babhada
Réalisation de la couverture : Cédric Cailhol

Titre original : *A Buzz in the Meadow*
Publié en 2014 par Jonathan Cape à Londres
© Dave Goulson, 2014
© Éditions du Rouergue, 2022, pour la traduction française
www.lerouergue.com

Dave Goulson

L'APPEL DE LA PRAIRIE

carnets d'un naturaliste en France

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Ariane Bataille

ROUERGUE

Pour Lara.

Prologue

En 2003, j'ai acheté au fin fond de la France rurale une ferme délabrée entourée de treize hectares de prairie. Mon but était de créer une réserve naturelle, un endroit où papillons, libellules, campagnols et tritons pourraient s'épanouir sans subir les pressions de l'agriculture moderne. J'avais surtout très envie d'offrir un refuge à mes bourdons adorés, ces créatures que j'étudie et essaye de préserver depuis vingt ans. Ce livre est, en partie, l'histoire de ce petit coin de campagne française, des plantes et des animaux qui y vivent, de leur évolution, et de mes efforts pour les inviter à y rester. La plupart des documentaires sur la nature ainsi que la plupart des mesures de protection se concentrent sur les grands animaux charismatiques : baleines, pandas, tigres, etc. L'un de mes objectifs en écrivant ce livre est de faire apprécier les petites bêtes ordinaires dont nous sommes entourés – les insectes et leurs proches. Le hasard a voulu qu'un grand nombre des insectes et des fleurs qui ont colonisé ma ferme appartiennent à des espèces que j'ai observées au cours de ma carrière scientifique, ce qui me permet d'expliquer quelques-unes des recherches effectuées dans le but d'explorer leur vie secrète. Vous apprendrez, entre autres choses, comment s'y prend la grosse vrillette pour trouver un partenaire ; pourquoi les mouches sont importantes ; comment certaines fleurs servent de couverture chauffante aux abeilles ; à quel point la vie d'une guêpe cartonnière peut être compliquée.

En racontant ces histoires, j'arriverai peut-être aussi à vous communiquer la joie de la découverte, la satisfaction que l'on retire à démêler les détails de la vie des créatures avec lesquelles nous partageons notre planète. Et, plus important encore, à vous faire prendre conscience que tout ce que nous savons et comprenons de l'histoire naturelle est juste le sommet de l'iceberg. Même parmi les créatures qui peuplent ma prairie, subsiste sans aucun doute un nombre presque infini de mystères envoûtants non encore élucidés, des animaux jamais étudiés, des comportements jamais observés. Combien de merveilles nous reste-t-il à découvrir ?

Dans la deuxième partie du livre, je montre comment les vies des créatures de la prairie se mêlent entre elles et avec les fleurs sauvages. Les plantes se disputent l'espace, l'eau, la lumière, elles nourrissent les herbivores, hébergent les parasites et les maladies. Elles utilisent des stratégies variées pour attirer les pollinisateurs ; à leur tour, ces derniers élaborent de nombreuses astuces pour apprendre à reconnaître les fleurs les plus avantageuses et profiter rapidement de leurs avantages, en dévalisant parfois leurs hôtes, mais en se faisant aussi duper par celles qu'ils pollinisent sans retirer la moindre récompense. Les plantes dépendent d'une foule de petits animaux et de micro-organismes qui décomposent les feuilles et les déjections pour en libérer les nutriments ; elles bénéficient aussi de l'action des oiseaux prédateurs, araignées, insectes qui régulent le nombre de chenilles, sauterelles et pucerons susceptibles de dévorer leurs feuilles. Chaque espèce est, d'une manière ou d'une autre, liée à des centaines d'autres au sein d'un réseau d'interactions qui, actuellement, dépassent notre capacité à les comprendre pleinement.

Dans la dernière partie, j'explique comment le monde moderne devient de plus en plus inhospitalier pour la faune

et la flore, tandis que les humains exploitent une superficie croissante de terres afin de satisfaire nos multiples besoins. Je donne quelques exemples des ravages que nous avons causés – et causons – à notre planète, depuis les répercussions de la migration de l'homme préhistorique hors d'Afrique jusqu'aux dégâts insidieux que continue à provoquer l'utilisation abusive de produits chimiques toxiques dans les campagnes. Un grand nombre de créatures fascinantes avec lesquelles nous partageons notre monde disparaissent lentement par notre faute, et souvent avant que nous ayons pu apprendre quoi que ce soit sur elles ou sur leur rôle dans la tapisserie de la vie. Ce livre est en quelque sorte un signal d'alarme destiné à nous rappeler que nous devrions chérir la vie sur Terre sous toutes ses formes. Quand une espèce s'éteint, les mystères de son existence sont perdus pour toujours. Nous sommes en train de détruire l'héritage de nos enfants, de leur voler la joie de la découverte, de l'exploration de la nature. Et, de surcroît, nous sapons les capacités de notre planète à subvenir à nos besoins ; bien que nous comprenions très peu de choses aux innombrables interactions complexes des créatures vivant sur Terre, nous avons de bonnes raisons de croire que ces interactions sont indispensables à sa santé, donc à notre bien-être et peut-être même à notre survie.

Je veux vous faire observer notre monde avec des yeux différents ; vous pousser à sortir dans votre jardin ou dans un parc et vous mettre à quatre pattes pour *regarder*. Il y a tellement de choses à voir. Si vous regardez d'assez près, vous ne manquerez pas de devenir sensible à la splendeur insoupçonnée de la vie sur la planète Terre. Si l'on apprend à apprécier ce que l'on a, peut-être trouvera-t-on alors un moyen de le préserver.

PREMIÈRE PARTIE

LES CONTES DE LA PRAIRIE

Nous vivons sur un rocher sphérique de 13 000 kilomètres de diamètre flottant dans l'inimaginable immensité de l'espace. Éloigné d'au moins dix mille milliards de kilomètres de la plus proche planète susceptible d'abriter de la vie, distance que nos cerveaux ne peuvent même pas envisager. Nous consacrons beaucoup de temps et d'énergie à construire des télescopes capables de voir toujours plus loin dans le vide intersidéral, à écouter et analyser des ondes radio provenant de galaxies lointaines dans l'espoir de détecter les signes d'autres formes de vie. Un nombre considérable de films, de romans et d'émissions de télévision échafaudent des hypothèses sur ce qu'il pourrait y avoir là-bas. Alors qu'ici, tout autour de nous, existent des merveilles bien réelles de l'univers auxquelles nous ne prêtons guère d'attention. Nous avons la chance de partager notre petit rocher avec une dizaine de millions d'espèces différentes, dont beaucoup n'ont même pas encore reçu de nom.

J'ai le privilège de posséder une prairie au cœur de la France rurale. Nourrissant pour l'entomologie une passion comparable à celle que certains vouent aux trains, j'ai déjà

identifié dans ce pré plus de soixante-dix variétés d'abeilles, cinquante sortes de papillons, soixante espèces d'oiseaux et plus de cent plantes à fleurs différentes. Mais ce n'est qu'une fraction de l'ensemble ; je ne me suis pas encore attaqué aux collemboles, acariens, vers de terre, araignées, coléoptères, escargots et autres créatures qui la peuplent – il est probable que je n'en aurai jamais le temps. L'immense majorité des créatures que nous négligeons sont petites, un grand nombre à peine visibles à l'œil nu et les autres encore plus minuscules. Mais si vous vous donnez la peine de placer l'une de ces infimes créatures sous un microscope, vous découvrirez leur symétrie parfaite, leur structure exquise. Toutes ont une histoire et un cycle biologique particulier ; elles doivent se nourrir, grandir, échapper à leurs prédateurs, trouver un partenaire, pondre, etc. Chacune de ces étapes inclut des défis à relever, des obstacles à surmonter. Si ces créatures n'avaient pas développé leurs propres stratégies pour survivre et prospérer, elles auraient disparu depuis longtemps. Même en Europe occidentale, où l'étude de l'histoire naturelle est une tradition ancienne, nous ne savons presque rien sur la vie de la plupart de ces créatures sauvages.

Dans cette première partie, je vous présenterai des insectes et d'autres petites bêtes qui peuplent ma prairie, enfin ceux qui ont déjà été au moins un peu étudiés ; je vous dirai aussi ce que l'on sait sur leurs cousins des contrées plus exotiques. Je vous expliquerai certaines particularités fascinantes de leur comportement et de leur écologie, et aussi mes efforts pour encourager de plus en plus d'espèces à coloniser ce petit coin de campagne française. Bienvenue dans ma prairie…

1

Balade dans la prairie

24 avril 2007. Course matinale, 9,4 km, 42'2". Comme toujours, la campagne française était quasiment déserte ; je n'ai rencontré personne, à part cinq chiens qui, peu habitués à voir des gens courir, ont aboyé après moi. La matinée était fraîche et superbe, ciel bleu au-dessus de la tête, rosée abondante sur l'herbe, primevères officinales jaillissant des talus. Espèces de papillons reconnues : 6 – je détourne mon attention des douleurs que m'inflige la course en tâchant d'en repérer le plus possible sans m'arrêter. J'ai essayé avec les bourdons, mais la plupart sont trop rapides pour pouvoir être identifiés facilement. Aujourd'hui, mon butin inclut un Azuré des nerpruns et un Citron mâle, aux ailes sulfureuses étincelantes au soleil. J'ai aussi dérangé un couple de piverts en train de se régaler de fourmis sur le chemin qui longe le champ du haut, leur kuk-kuk-kuk *d'alarme et leur vol ondulant sont uniques. Dans tous les bosquets chantaient des fauvettes babillardes, gazouillis fluide et mélodieux ; la saison des amours bat son plein – je continue à les entendre de tous les côtés tandis que, assis devant ma porte sur un banc, je ruisselle de sueur sur mes notes.*

À soixante-cinq kilomètres au nord-ouest de Limoges, non loin de la charmante cité de Confolens, au bord de la Vienne, se dresse une vieille ferme. Située approximativement au milieu de la France, entre le nord et le sud, et à une centaine de kilomètres de la côte Atlantique, elle se trouve dans le département de la Charente, vaste, paisible, avec ses collines, ses forêts de chênes, ses vaches limousines

couleur rouille, ses champs de tournesols, et traversé par les méandres paresseux de la rivière Charente. La maison a vraisemblablement été construite il y a environ cent-soixante ans par un monsieur Nauche qui lui a donné son nom, Chez Nauche. Dans cette région, on voit beaucoup de grandes et belles fermes charentaises en pierre de taille, sur trois niveaux ou plus, dont les hautes fenêtres sont disposées de façon symétrique autour d'une imposante entrée centrale. Celle-là n'en fait pas partie. Chez Nauche a des murs épais construits en pierres calcaires non taillées, blocs irréguliers truffés de fossiles, sans doute extraites des champs voisins. Elles sont assemblées avec un mortier d'argile orange, tirée elle aussi du sol. Les murs, qui ont bougé depuis leur construction, présentent maintenant une inclinaison intéressante. Les fenêtres sont petites, de forme irrégulière, avec des linteaux faits de vieilles poutres de chêne patiné, et des volets, eux aussi en chêne, à la peinture qui part en lambeaux et aux gonds branlants. Longue, basse, trapue, elle regarde le sud ; l'objectif était de tout réunir au rez-de-chaussée, conception courante dans les fermes les plus modestes de cette campagne. Le grand grenier servait à stocker le foin, un bon isolant l'hiver pour ceux qui vivaient au-dessous. Son plancher est en grosses planches de chêne posées sur des poutres massives à section carrée, également en chêne. La majeure partie du bois venait des arbres du coin, sciés à la main ; d'ailleurs les poutres en portent encore les marques. Si le matériel ne coûtait presque rien, le travail qu'exigeait en revanche la construction d'une telle maison devait être herculéen.

Pour obtenir une poutre, il fallait d'abord trouver le chêne le plus proche ayant un tronc à peu près droit, puis le faire tomber. Les bâtisseurs creusaient alors sous le tronc abattu une fosse assez profonde pour que l'un d'eux puisse s'y allonger ; ensuite, avec une scie passe-partout,

ils découpaient une poutre carrée, un homme étant couché dans la fosse, le visage saupoudré de sciure, et l'autre debout sur le tronc. Enfin, aidés par un cheval, ils la tiraient jusqu'à la maison où ils la levaient et la mettaient en place en utilisant des cordes.

L'argile locale servait aussi à fabriquer les tuiles en terre cuite. On les appelle tuiles canal ou tuiles creuses. Leur origine remonte à l'époque des Romains ; elles sont posées alternativement en rang, face concave vers le haut, face convexe vers le bas. Je doute que monsieur Nauche les ait fabriquées lui-même car leur cuisson est un vrai travail de spécialiste ; c'est sans doute l'un des seuls éléments essentiels qu'il ait dû acheter, mais elles ne venaient sûrement pas de très loin. Sinon, presque toute la maison et ses granges ont été construites avec des matériaux faciles à se procurer pour rien dans les environs immédiats. Cela confère à ces bâtiments un aspect naturel, écologique, qui leur donne un peu l'allure d'une éruption d'étranges champignons rectangulaires surgis spontanément du sol.

J'ai acheté Chez Nauche en 2003 à un vieux fermier, monsieur Saujean. D'après ce que j'ai pu comprendre avec mon français rudimentaire, il avait vécu là toute sa vie, élevant des vaches laitières, cultivant des terres arables. La soixantaine largement dépassée, sans enfant à qui laisser la ferme, il avait décidé de la vendre et de prendre sa retraite. Il ne s'était pas occupé de la vieille maison qu'il avait laissée tomber doucement en ruine. Le toit fuyait, les poutres pourrissaient lentement et, noirci par la moisissure, le vieil enduit à la chaux se décollait des murs. Les encadrements des fenêtres étaient vermoulus, les vitres cassées, remplacées par de la vieille bâche plastique, le bas de la porte d'entrée complètement pourri, rapiécé avec des boîtes de conserve aplaties au marteau puis clouées sur les trous. La plomberie se limitait à un antique robinet qui gouttait

au-dessus d'un évier en pierre, il n'y avait ni baignoire, ni douche, ni toilettes – juste un seau dans un cabanon pour toute installation sanitaire.

C'était, carrément, une ruine, mais en dépit de tous ses défauts, elle exerçait sur moi, biologiste obsédé par la nature, un attrait incroyable. La négligence de monsieur Saujean avait permis à une myriade de créatures de s'infiltrer dans la maison et ses alentours. Beaucoup de propriétaires anglais maniaques de leur intérieur moderne sont horrifiés dès qu'ils aperçoivent un cloporte sur la moquette ou une fourmi dans la cuisine. Chez Nauche, il vaut mieux changer rapidement d'attitude, sous peine de faire une dépression nerveuse. Au fil des décennies, la bâtisse s'est progressivement intégrée à son environnement, engloutie et envahie par les plantes et les bêtes. Malgré les améliorations que je lui ai apportées en dix ans, depuis son achat, elle demeure à ce jour un refuge pour la vie sauvage. Les tuiles du toit sont recouvertes d'une croûte de lichens orange, noir et crème que les chenilles adorent grignoter. La mousse pousse entre les tuiles, surtout côté nord – mille-pattes, cloportes, tardigrades[1] et une foule d'autres insectes vivent au milieu de ces humides coussins verts. Les murs extérieurs, eux aussi, sont incrustés de lichens et disparaissent presque entièrement sous le feuillage luxuriant d'une vigne vierge qui s'accroche à des supports métalliques rouillés. Quand le soleil brille, comme c'est souvent le cas, ces murs deviennent le lieu de prédilection des papillons, abeilles et

---

1 Vous n'avez certainement jamais entendu parler des tardigrades, également connus sous le nom d'oursons d'eau. Ces minuscules créatures à huit pattes, mesurant rarement plus d'un millimètre de long, figurent parmi les animaux les plus résistants de la Terre. Ils sont capables de survivre pendant dix ans sans eau, supportent d'être refroidis à -273 °C, chauffés à 150 °C, écrasés par une pression de 6 000 atmosphères et exposés à une radiation mille fois supérieure à celle qui serait mortelle pour un humain. J'ignore pourquoi des scientifiques ont eu l'idée d'essayer de tuer à tout prix ces petites bêtes inoffensives.

mouches qui s'y prélassent et s'y réchauffent avant de partir en quête d'un partenaire ou de nectar à déguster. Ces insectes en sont chassés par les saltiques chevronnées, des araignées sauteuses à rayures blanches, et par les lézards des murailles brun et vert, créatures agiles aux longs doigts griffus, capables de grimper à la verticale à une vitesse prodigieuse et qui, au premier signe de danger, filent dans les trous du mortier friable. La plupart des insectes sont trop rapides pour être attrapés, surtout s'ils sont prêts à décoller après s'être réchauffés ; mais une fois en l'air, ils deviennent la cible des hirondelles qui nichent dans les granges et volent au ras de la maison. Au pied de la façade poussent de vieilles touffes de lavande dont les tiges ligneuses et tordues croulent en été sous le poids des fleurs mauves ; elles vibrent de bourdons, de papillons et des ailes floues des Moro-sphinx qui, en vol stationnaire, plongent leur longue trompe dans les nectaires floraux.

Une ancienne allée mène à la porte d'entrée ; entre ses pavés disjoints vivent des grillons noirs dont les mâles chantent joyeusement, sans arrêt, pour attirer les femelles. Lézards et jeunes couleuvres vertes et jaunes aiment aussi se glisser dans les trous, entre les pierres chaudes, chassant coléoptères et araignées. Devant la maison, il y a quelques vieux pruniers et brugnoniers courbés, noueux, dont certaines branches portent des polypores, et dont les feuilles sont grignotées par des chenilles vertes et potelées de Flambés, assez rares. De grandes sauterelles vertes viennent se percher dessus, les mâles frottant sans cesse leurs élytres dans un bruit de tronçonneuse pour essayer de couvrir la stridulation des grillons qui sont dessous.

L'intérieur de la maison est sombre et frais. Le chant des grillons n'y est plus qu'un bourdonnement lointain, les créatures crépusculaires y abondent. Différentes espèces d'araignées tissent leurs toiles au milieu des vieilles poutres ;

les pholques filiformes préfèrent les toiles serrées en forme d'entonnoir au fond duquel ils peuvent se cacher. Les poutres elles-mêmes sont creusées par les larves blanches et charnues des capricornes et des grosses vrillettes, et aussi par les petites vrillettes. Sous les meubles et dans les placards de la cuisine rôdent les ténébrions noir satiné, d'une lenteur pesante mais protégés par une armure qui les dispense de se dépêcher.

La nuit, les souris prennent le relais ; les grises cavalent sur le sol, parfois en compagnie des mulots aux grands yeux ronds, plus gros qu'elles. Elles cherchent des miettes de nourriture, des araignées savoureuses ou des insectes diurnes qui se sont égarés dans la maison et fait piéger. Sur les murs et les poutres, trottinent les loirs : les lérots aux yeux maquillés de noir et à la longue queue au bout duveteux ; plus rares, les loirs gris dont les Romains appréciaient la chair délicate. Mignons à regarder, les lérots sont des petites bêtes agressives qui poussent des cris perçants pour intimider les autres ; la nuit, leur charivari m'empêche souvent de dormir. Ils se rendent tellement exaspérants que j'ai fini par en piéger des dizaines ; comme ce sont des accros au cantal, ce fromage des monts d'Auvergne à pâte dure fort en goût, ça marche à tous les coups. La première fois que mes deux fils aînés, Finn et Jedd – sept et cinq ans à l'époque – ont vu un lérot en colère grogner contre eux et mordre le grillage de sa cage pour essayer de s'échapper, ils sont venus me réveiller en quatrième vitesse : « Viens vite, papa, on a attrapé un petit diable ! » Le pauvre avait l'air en effet vraiment féroce avec son nez rouge, écorché à force de l'avoir frotté contre le grillage. Je relâche toujours ces petits diables loin de ma maison, après leur avoir donné à manger, mais mes efforts ne semblent pas faire baisser leur nombre. Les loirs gris paraissent beaucoup plus doux, avec leur belle queue touffue ; ils sont si grands qu'on pourrait facilement

les prendre pour des petits écureuils très mignons. Je ne peux pas me résoudre à les expulser de la maison.

Les souris sont nerveuses parce que des chouettes effraies se sont installées dans le grenier où elles déposent d'énormes piles de pelotes de réjection, que dévorent les larves des mites de vêtements et les acariens, des espèces qui se nourrissent de restes desséchés d'animaux. Une autre bête mystérieuse devrait leur faire peur. Il y a quelques années, peu après avoir installé des Velux dans le vieux toit, j'ai remarqué, sur le verre, les empreintes de pattes d'un gros animal. J'ai également vu des excréments allongés à l'odeur aigre dans l'allée qui mène à la maison, et même, une fois, sur le rebord intérieur d'une fenêtre. Quelle que soit cette bête, elle est capable de s'attaquer à des proies impressionnantes ; j'ai trouvé la tête et une aile d'une de mes chouettes effraies éparpillées dans le grenier. Un autre jour, alors que j'étais parti pour une de mes excursions matinales, mes fils ont découvert un tronçon de chair sanguinolente dans l'allée – tout ce qu'il restait d'une grande couleuvre verte et jaune. D'après sa circonférence, j'en ai déduit que ce serpent devait mesurer au moins un mètre cinquante, mais il avait été entièrement dévoré hormis une section de son abdomen d'une quinzaine de centimètres de long. La bête est devenue un mythe dans la famille, mes enfants échafaudant les hypothèses les plus folles ; il m'a fallu plusieurs années avant de comprendre ce que c'était.

Maintenant, allons nous promener. Nous partons du haut de l'allée, au nord de la maison, près du gros marronnier. C'est la fin de l'après-midi, dans les derniers jours de mai, et l'arbre est en pleine floraison ; ses cônes couleur crème fouettée attirent une multitude de bourdons dont l'activité fait pleuvoir sur l'allée les pétales des fleurs plus anciennes. Nous marchons lentement sur la surface tiède du vieux macadam craquelé par les racines des arbres

qui exercent une sacrée poussée par en dessous ; quelques touffes de crételle des prés jaillissent des fissures. Arrêtons-nous pour admirer, sur la gauche, un nid de fourmis rousses des bois, dôme de tiges d'herbes sèches coupées grouillant de grosses fourmis marron. À ma connaissance, il n'a pas changé de place depuis dix ans. Mes fils adorent les regarder et les titiller ; je les soupçonne de leur jeter de temps à autre un insecte à dévorer. La plus légère perturbation entraîne des vagues d'activité qui se propagent à tout le nid dès que les fourmis libèrent des phéromones d'alarme pour avertir d'un danger. Leurs pistes rayonnent sur le macadam ; les fourmis qui entrent dans la fourmilière transportent toutes sortes de fragments de plantes et d'insectes pour nourrir leur progéniture.

Toujours sur la gauche, au-delà de ce dôme, se dresse une épaisse haie d'ajoncs, d'au moins cinq mètres de large. Un tarier pâtre mâle est perché au sommet, son chant caractéristique ressemble à s'y méprendre au bruit de deux cailloux frappés l'un contre l'autre. La femelle est sûrement dans son nid de mousse en forme de coupe, en train de couver ses œufs bleu ciel quelque part dans les profondeurs de la haie. Si vous regardez à travers les ajoncs, à l'est de l'allée, vous apercevez mon verger : cinquante jeunes pommiers bien espacés qui ont poussé à partir de pépins que j'ai plantés. Les plus grands mesurent maintenant environ quatre mètres de haut ; deux d'entre eux ont donné des fruits pour la première fois l'année dernière. Cinquante mètres plus loin, au milieu des arbres, mes trois garçons chassent les papillons : les deux aînés, Finn et Jedd (douze et dix ans maintenant), chacun armé d'un énorme filet à papillons, ouvrent la marche dans les hautes herbes en bavardant avec animation. Derrière eux, le plus jeune, Seth (trois ans), s'efforce vaillamment de les suivre, seule sa tignasse d'un blond presque blanc s'aperçoit au milieu de la verdure.

Sur notre droite, je signale une ophrys abeille, orchidée dont l'unique fleur mauve imite l'odeur et la texture d'une abeille femelle et attire ainsi les abeilles mâles qui essayent de copuler avec elle. Tout ce qu'ils reçoivent pour leur peine, c'est une boule de pollen collée sur la tête, mais il faut croire qu'ils sont assez bêtes pour recommencer toujours la même erreur sinon la stratégie de l'ophrys abeille ne marcherait pas.

Plus bas, l'allée est ombragée à droite par une rangée de gros chênes, à gauche par un mélange d'ormes et de chênes. De fragiles glands marron de l'automne dernier jonchent encore le sol. Les ormes sont régulièrement attaqués par la graphiose de l'orme, ou maladie hollandaise de l'orme, qui les tue lorsqu'ils atteignent six à sept mètres de haut ; heureusement ces arbres produisent de nombreux drageons, et des jeunes pousses apparaissent constamment. Un Tircis mâle jaillit d'un coin ensoleillé de l'allée pour chasser un Citron qui a osé empiéter sur son territoire.

J'adore les noms français des papillons, par rapport aux noms anglais qui manquent en général d'imagination ; par exemple, *orange tip* (bout orange) est purement descriptif alors que *L'Aurore* est beaucoup plus poétique. Comment appelons-nous un papillon moucheté qui vit dans les bois ? Le *speckled wood*, bien sûr ; en français, c'est le Tircis, nom d'un berger dans une fable de Jean de La Fontaine. Il y a quelques années, j'ai eu l'idée d'organiser Chez Nauche une balade guidée sur le thème des papillons pour les gens des environs que cela pouvait intéresser. J'ai envoyé des affichettes au maire d'Épenède, le village le plus proche, et à celui de Pleuville, un peu plus loin, en leur demandant de les coller sur leurs panneaux d'affichage. Puis j'ai acheté des litres de limonade pour mes visiteurs, et révisé les noms français des papillons et autres insectes, tout en m'inquiétant un peu que mon incapacité à dire autre chose

dans un français cohérent ne soit un handicap. Le jour venu, j'ai attendu nerveusement devant la maison, mais personne n'est arrivé à l'heure prévue. Dix minutes plus tard, une voiture s'est enfin arrêtée ; une dame anglaise et sa fillette, qui habitaient tout près. Je ne les avais jamais rencontrées, mais ça m'a fait plaisir de les emmener se promener dans la prairie, même si j'étais un peu déçu par la défection du contingent français. Peut-être que la chasse aux papillons est une activité excentrique typiquement anglaise qui n'attire pas du tout les habitants des campagnes françaises. Il est vrai que les membres des organisations telles que la RSPB (Royal Society for the Protection of Birds) et la Butterfly Conservation sont beaucoup plus nombreux au Royaume-Uni que dans n'importe quel autre pays d'Europe. Nous avons passé un moment agréable à repérer les bourdons, les papillons et les sauterelles. Vers la fin de la promenade, nous sommes arrivés devant une vieille tôle ondulée que j'avais posée en bordure du champ. Les serpents adorant se prélasser sous des plaques métalliques, je me doutais qu'on trouverait là de quoi finir la balade en beauté. En effet, il y avait dessous une assez grosse couleuvre d'Esculape que j'ai réussi à attraper avec panache. Nous sommes retournés à la voiture afin que la mère puisse photographier sa fille en train de caresser le serpent que nous avons ensuite relâché. Je n'avais pas prévu la suite. Le serpent a filé sous la voiture, puis à l'intérieur du moteur encore chaud. Nous avons passé l'heure suivante la tête sous le capot à tenter de le trouver – sans succès. Finalement, cette pauvre femme et sa fille ont dû repartir de mauvaise grâce avec une couleuvre dans leur voiture. J'espère de tout mon cœur qu'elles ont toutes les trois survécu au voyage.

Reprenons notre promenade. Nous arrivons au bout de l'allée. Sur notre gauche, un quadrilatère de murs robustes – Fort Alamo, comme l'a baptisé mon père – est

tout ce qui reste d'une très grande grange. Quand j'ai acheté Chez Nauche, elle était dans un état lamentable, avec des trous béants dans le toit et une charpente en chêne bien pourrie. Comme je n'avais pas les moyens de la faire réparer, j'ai démonté le toit et vendu les poutres encore à moitié bonnes à un récupérateur de matériaux. Ces vieux murs offrent un abri ensoleillé aux lézards et aux papillons qui aiment la chaleur ; cardères et chardons poussent à profusion sur le sol caillouteux, et les couleuvres vertes et jaunes ont l'air de se plaire au milieu des pierres et des mauvaises herbes.

Sur notre droite, la petite dépression envahie par les frênes et les prunelliers était autrefois une mare saisonnière peu profonde que j'ai comblée à tort avec des gravats. Je répare cette erreur en la dégageant lentement, dans l'espoir que les tritons y reviendront.

Quittons maintenant l'allée, dépassons la mare et traversons la prairie. C'est sur cette partie ouest que je me livre à une expérience de longue durée dans l'espoir d'accroître le nombre de fleurs. J'ai semé, par carrés, du petit rhinanthe, de l'euphraise, de la bartsie et du mélampyre des prés, des plantes semi-parasites qui sapent la force des graminées voisines en aspirant les nutriments de leurs racines. Supprimer les graminées doit laisser un peu plus de place aux autres fleurs, enfin en théorie. Le petit rhinanthe est en pleine floraison : jolie plante annuelle, aux fleurs jaunes à pointe mauve, qui apparaît par touffes sur mes parcelles expérimentales. Il est trop tôt pour dire si les fleurs sont plus nombreuses qu'avant mais, en tout cas, ma prairie a belle allure à cette époque de l'année. Au bout de dix ans sans engrais ni pesticide, des tas de fleurs sauvages se sont installées. Les principales graminées sont le dactyle, la houlque laineuse et l'avoine élevée, des espèces dominantes de grande taille enclines à étouffer tout le reste ; pourtant, au fil du

temps, elles régressent et se voient en partie remplacées par des herbes plus fines, moins agressives, typiques d'une prairie de fauche : la fétuque, la flouve odorante et le vulpin des prés. Au milieu de ces herbes, plusieurs fleurs sont devenues monnaie courante : le géranium vivace maculé, le myosotis, le séneçon de Jacob, le silène, le liondent, le trèfle et la luzerne lupuline, pour n'en citer que quelques-unes. Certaines ont tendance à pousser sur des parcelles séparées, soit parce que leurs graines ne se répandent pas rapidement, soit parce que les propriétés du sol, dont les variations sont subtiles, leur conviennent mieux à cet endroit-là.

Dès que nous quittons l'allée, nous foulons un épais tapis de potentille rampante, ou quintefeuille, cousine de la rose, aux fleurs jaunes très simples, assez semblables à celles que dessinent les enfants. Ses tiges horizontales au ras du sol accrochent nos pieds au passage. Cinq mètres plus loin, la potentille s'arrête brusquement, et nous rencontrons une épaisse touffe de gesse des prés ; de la famille du pois, elle a des vrilles qui grimpent et s'entortillent autour des tiges des plus hautes herbes. Au milieu de cette végétation, nous entendons les cris aigus de musaraignes en pleine bagarre ; ces petits prédateurs voraces passent leur brève, mais trépidante existence, à manger sans arrêt et à défendre avec férocité leur territoire les uns contre les autres. Après la gesse des prés, une parcelle très dense de trèfle rouge est couverte de bourdons des jardins, bourdons terrestres et bourdons des champs, occupés à récolter son pollen couleur caramel riche en protéine et son nectar sucré. Ensuite, c'est au tour du gaillet jaune, ou caille-lait, de s'étaler, une plante parfumée aux feuilles vert foncé et aux grappes fournies de minuscules fleurs jaunes. Jadis, on l'utilisait dans la préparation des fromages pour faire cailler le lait – d'où son nom.

Nous descendons en pente douce vers le sud-ouest ; de là, nous voyons, à un kilomètre, les vieux corps de ferme

du petit hameau de Villemiers, de l'autre côté de la vallée. Au fond de celle-ci, serpente le Transon, ruisseau paresseux ponctué de petites mares boueuses où beaucoup de ragondins ont élu domicile ; après s'être échappé, il y a longtemps, de fermes à fourrure, ce rongeur originaire d'Amérique du Sud a trouvé un second chez-lui dans les nombreux lacs et rivières de Charente. Les ragondins, mammifères semi-aquatiques, ressemblent à des castors, mais leur longue queue se rapproche de celle du rat. On les considère parfois comme des nuisibles car ce sont de redoutables fouisseurs ; ils creusent d'énormes trous dans les berges, juste au-dessus de l'eau, ce qui peut être désastreux dans un lac artificiel s'ils percent son barrage de retenue[2].

Sur notre gauche, s'élève au loin le cri plaintif de l'oiseau wak-wak. Avec mes fils, nous avons passé des heures à essayer de repérer cette créature que je n'ai entendue nulle part ailleurs que Chez Nauche. Au printemps et en été, on entend presque tous les jours, provenant souvent du sud-ouest, son wak-wak nasillard, avec une pause brève mais nette entre les notes. Il semble être le seul de son espèce. Chaque fois que j'essaye de l'imiter pour mes savants amis ornithologues, ils se moquent de moi en me disant que c'est un canard, mais c'est uniquement parce que je suis incapable de reproduire son cri. Nous avons essayé de nous approcher de lui à pas de loup, à travers les hautes herbes de la prairie. En général, le bruit semble provenir d'un grand

2 Au Royaume-Uni aussi, des ragondins, introduits accidentellement dans les années 1920, s'étaient échappés en Est-Anglie. Ils occasionnèrent des dégâts importants en minant les berges de nombreux canaux et fossés de drainage, entraînant des inondations dans les champs de cette région très plate de l'Angleterre. En 1989, j'ai rencontré un scientifique qui venait d'être embauché au centre de contrôle des ragondins financé par le MAFF *(Ministry of Agriculture, Fisheries and Food)* ; à cette époque, bien que personne ne s'en fût encore rendu compte, le ragondin avait déjà été éradiqué ; le dernier avait été aperçu dans le Norfolk en 1988.

chêne situé en bordure, mais chaque fois qu'on arrive tout près, l'oiseau se tait et on ne le voit pas s'envoler. Les garçons imaginent une créature extraordinaire multicolore d'un mètre de haut, avec une crête et un long bec pointu ; si c'est le cas, c'est un as du camouflage. Je me demande s'il s'agit vraiment d'un oiseau après tout, et non plutôt d'une espèce particulière de grenouille. Un jour, peut-être, le découvrirons-nous.

Au fur et à mesure que nous descendons le versant exposé au sud, la prairie devient plus sèche, et le plantain plus abondant sous nos pieds. C'est une petite plante qui n'a l'air de rien avec ses feuilles à côtes et ses discrètes fleurs brunes d'où pendouille une frange d'anthères jaunes, mais la jolie Mélitée du plantain adore ses feuilles. Ce papillon doit son nom anglais, *Glanville Fritillary*, à Lady Eleanor Glanville, l'une des toutes premières lépidoptéristes du XVIIIe siècle – elle fut la première à décrire cette belle espèce découverte près de sa maison dans le Lincolnshire. La Mélitée du plantain a disparu depuis longtemps de presque tout le Royaume-Uni ; on ne la voit plus que sur la côte sud de l'île de Wight. Chez Nauche, c'est un papillon très courant à cette époque de l'année, on en dérange des dizaines en foulant l'herbe. Le dessus de ses ailes est quadrillé d'orange et noir, tandis que le dessous crème présente des rayures orange parsemées de points noirs. Son corps duveteux lui donne un peu l'aspect d'une peluche. Quand j'étais petit, j'en ai élevé plusieurs dans ma chambre, à partir de chrysalides achetées auprès de Worldwide Butterflies ; j'ai toujours été attaché à cette espèce. Ses chenilles ont un caractère grégaire inhabituel ; la femelle pond de grandes quantités d'œufs jaunes qui éclosent en chenilles d'un noir velouté, lesquelles vivent toutes ensemble sur le plantain, dans un nid de soie tissé par leurs soins. Une fois qu'elles ont consommé la plante sur laquelle elles sont posées, elles

décident qu'il est temps de partir et se déplacent en convoi jusqu'à la suivante.

Nous approchons d'un chemin creux ; bordé de part et d'autre de taillis où se mélangent chênes, noisetiers et prunelliers, il marque la limite ouest de la prairie. Écartons un peu les branches pour traverser la haie, en nous égratignant les jambes sur les fragons horriblement piquants qui poussent sur le talus. Le chemin est abrité, ombragé ; par temps chaud, les mouches viennent s'y mettre au frais. Je vous emmène ici pour voir les Piérides de la moutarde ; ces délicats papillons aux ailes d'un blanc fantomatique patrouillent lentement le long du sentier ; leur vol est si fragile qu'on a l'impression qu'ils vont expirer d'une seconde à l'autre. Au Royaume-Uni, cette espèce est en déclin rapide pour des raisons qu'on ne comprend pas très bien, alors qu'ici elle a l'air de se porter à merveille. Nous tournons à gauche dans le chemin ; il descend en pente raide vers le Transon, qui coule juste au-delà de mon terrain. Un essaim d'insectes brillants, des gyrins, ou tourniquets, tournoient comme des fous à la surface d'un petit bassin qu'il forme avant de glouglouter sous le chemin. J'ai souvent vu des couleuvres à collier chasser poissons et têtards dans ses eaux peu profondes, mais aujourd'hui, il n'y en a pas. Juste au moment où nous faisons demi-tour, un mâle demoiselle volette devant nous, son corps bleu métallisé scintillant au soleil. C'est le roi des libellules, plus grand que toute autre espèce européenne, et de loin le plus spectaculaire. Non seulement son corps est irisé, mais ses ailes sont décorées d'éclaboussures de pigment bleu-noir, de telle sorte qu'à chaque battement elles lancent un éclair. Les femelles sont d'un vert irisé légèrement plus discret. Les voir en couple, ce qui arrive souvent, est un spectacle à couper le souffle.

Remontons un peu la colline et retraversons la haie à l'angle sud de ma prairie, en direction du nord-est. La pente

est raide, nous arrivons à un petit arbre isolé. C'est un châtaignier que j'ai planté il y a six ans et qui mesure maintenant trois mètres. Un jour, il sera assez grand pour donner non seulement une ombre formidable sous laquelle on viendra pique-niquer, mais aussi des châtaignes. Sur son tronc gris et gracile est posée une mante religieuse, une jeune adulte ; sa tête triangulaire suit tous nos mouvements, comme si elle voyait en nous une proie potentielle. Au milieu de la verdure, les mantes religieuses sont presque impossibles à repérer, mais celle-ci a choisi le mauvais endroit où se percher. Ses puissantes pattes antérieures sont repliées, leurs rangées d'épines acérées refermées les unes sur les autres, prêtes à attaquer en un clin d'œil l'insecte assez imprudent pour s'approcher un peu trop près. Si elle est menacée par un oiseau, la mante déploie aussitôt ses ailes, révélant de grands ocelles destinés à faire fuir les plus téméraires[3].

Juste après le châtaignier, il y a un creux d'une vingtaine de mètres de diamètre où l'herbe se mélange à la sarriette, au thym et à la menthe sauvages, dégageant un arôme entêtant. Quand vous vous asseyez là, personne ne vous voit ; c'est un endroit merveilleux pour se relaxer et s'imprégner du spectacle, des odeurs et des bruits de la prairie. Un lucane mâle passe en vrombissant ; on en aperçoit beaucoup à cette époque de l'année. Encombrés par leurs énormes mandibules, très utiles quand ils doivent se battre avec un rival pour une femelle, ces très gros coléoptères ont un vol maladroit. Ils sont aussi très lents, ce qui les rend faciles à attraper, mais je laisse celui-là tranquille.

---

3 À cause, peut-être, de sa grande taille et de son aspect saisissant, la mante a longtemps été associée à toutes sortes de croyances bizarres. En Amérique du Nord, elle pouvait aveugler les hommes et tuer les chevaux. En France, plus inoffensive, elle avait la réputation de montrer le chemin aux enfants perdus, tandis que dans certains pays d'Afrique elle portait chance et avait le pouvoir, parfois, de ressusciter les morts. Pas mal pour un insecte qui est le cousin germain du cancrelat (ils appartiennent à la même famille).

D'ici, nous dirigeons nos pas vers l'est ; la prairie descend encore vers une petite source, au fond d'un vallon. Autrefois, la ferme ne disposait pas d'autre alimentation en eau. En France, l'eau n'est pas gratuite, elle compte même parmi les plus chères au monde ; monsieur Saujean pompait donc son eau, de la source vers un vieux réservoir rouillé installé dans une petite grange, pour éviter d'avoir à la payer. Un puits a été creusé dans le sol, et doublé de pierres ; de là, un filet d'eau court vers le sud et le Transon. J'ai laissé les broussailles proliférer autour de la source, en majorité des ronces et des prunelliers qui offrent aux oiseaux un formidable fouillis impénétrable où nicher. Un peu plus bas, j'ai planté des iris jaunes des marais, qui ont bien pris ; leurs feuilles et leurs tiges lustrées dépassent largement des broussailles envahissantes, et leurs fleurs flamboyantes attirent les bourdons.

Plus loin, nous arrivons à un étang retenu par un barrage grossier fait d'argile et de pierre, ma propre tentative de création d'un habitat supplémentaire pour la vie sauvage aquatique, sur laquelle je m'étendrai davantage un peu plus loin. Une fois le barrage franchi, nous remontons de l'autre côté de la vallée, toujours en direction de l'est. Sur notre droite, la limite est marquée par de très grands chênes qui vibrent du chant pétillant des fauvettes grisettes. Au sommet de la colline, on touche presque aux confins est de ma propriété. Asseyons-nous un instant pour regarder en arrière, au-dessus de la vallée et de la source, l'ensemble des bâtiments composant Chez Nauche dont les ombres s'allongent vers nous tandis que le soleil se couche à l'horizon. Un Papilionidé passe, le premier de l'année, superbe créature jaune et noir aux ailes arrière ornées d'ocelles bleu et rouge et d'une queue. C'est un mâle, cherchant fébrilement une femelle avec laquelle s'accoupler. Les grillons, qui s'étaient tus à notre approche, regagnent l'entrée de

leur terrier et recommencent à chanter. L'été n'est pas loin ; pour ces insectes, c'est l'époque du sexe et du nectar, du soleil et des fleurs. Voilà le moment de l'année que je préfère, et mon endroit favori, la nature se déchaîne, tout va pour le mieux. Enfin, presque. Si seulement j'avais pensé à emporter de la bière. Et peut-être aussi un bout de fromage.

2

Le royaume des insectes

27 juillet 2007. Course : 41' 15". Encore une belle journée au paradis. Humains : un vieil homme livrant du pain à Épenède avec son fourgon Citroën blanc. Chiens : 8 – un record, et parmi eux un énorme berger des Pyrénées dont l'aboiement faisait trembler la terre au Breuil. Heureusement, il avait l'air gentil. Espèces de papillons : 16. Il y a beaucoup de Piérides de l'aubépine cette année ; ils bravent les épines des fleurs de cardères qui poussent le long de l'allée pour se gorger de leur riche nectar ; bizarrement, cette espèce de papillon a disparu du Royaume-Uni depuis plus de cent ans. Pendant que je suis assis pour reprendre mon souffle, je vois en haut de la prairie récemment fauchée un busard cendré – magnifique oiseau, gracieux aux ailes gris cendré à bout noir – en train de planer, à l'affût des campagnols.

Nous espérons que lorsque les insectes domineront le monde, ils se rappelleront avec gratitude que nous les avons toujours invités à nos pique-niques.

Bill Vaughan

Les insectes ont trois paires de pattes.

Certains nagent, d'autres volent, tous pondent des millions d'œufs.

Leur squelette n'est pas à l'intérieur, mais à l'extérieur.

Leur sang transparent clapote au petit bonheur.